

Nicole Malinconi muse ces années-là



«Ce qui reste»

**Nicole
Malinconi**

Les Impressions
nouvelles, 126p.,
13 euros.

Entomologiste de la vie quotidienne, de la cuisine au jardin, de la chambre à coucher à l'école, l'auteur belge Nicole Malinconi passe au tamis, depuis 1993, l'année de son Prix Rossel pour «Nous deux», le terreau qui nous fonde. L'immigration italienne et le silence de ses parents a rythmé ses premiers écrits et induit, qui sait, cette méfiance de l'inutile, du bavardage, du gaspillage.

Elle apparaît dans la forme même de ces souvenirs des années soixante, qui ressuscite une époque et les manières y afférant. La robe du dimanche, le cahier recouvert, la boîte à ouvrages, les voyages qu'on ne fait pas, les joies méritées, témoignent avec vivacité des ces temps économes et mesurés. Chacun à sa place, dans son rôle, reproduit des gestes hérités intacts de générations précédentes.

Les jeunes lecteurs n'en reviendront pas de cette docilité, les autres se régaleront à l'évocation sensible de tout ce qu'ils ont expérimenté eux-mêmes, chez les parents ou les grands-parents, l'obus de 14 gravé reconverti en vase, la lessiveuse qui libérait un peu les mères et la promotion du père qui changeait le vélo contre une voiture. Comme sous la dictée, ces évocations sociologiques du milieu et du vocabulaire ouvrier, entre «Je me souviens» de Perec, et la nomenclature d'un Bourdieu, transpirent d'une tendresse incroyablement pour ces années si proches, et pourtant si étrangères, à ce que nous sommes aujourd'hui.

S. C.